

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

XX

OU L'ON APPREND ENFIN CE QU'ÉTAIT CLAUDE AUBRYOT

L'inconnu occupait cette position depuis quelques minutes à peine, lorsqu'un nouveau personnage parut, mais celui-ci était un officier suivi de quelques soldats.

— Bon je vois cela d'ici ; il retourne cœur. Heureux hommes ! vous êtes dans le troisième ciel ; restez-y le plus longtemps possible. Si j'en juge par le temps qu'il fait en ce moment sur la terre, c'est encore le seul endroit habitable. Donnez moi donc un renseignement, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux, si cela m'est possible ; qu'est-



...la frappant en même temps du pommeau de son pistolet, il lui brisa le crâne.

La sentinelle placé près des armes échangea le mot d'ordre avec l'officier, puis celui-ci s'approcha du comte de Lérans qu'il salua.

— Bonsoir, monsieur le comte ?

— Ah ! c'est vous, capitaine Vatan, dit le jeune homme, bonsoir, capitaine ! comment vous portez-vous ?

— Ça ne va pas mal, je vous remercie.

— Vous faites une ronde, capitaine ?

— Comme vous voyez, brou ! brou ! Voilà une chienne de nuit, hein !

— Vous trouvez, capitaine ? moi je la trouve charmante.

ce que vous désirez d'abord ?

— Je désire savoir où se trouve mon commandant, le comte du Luc de Mauvers. Figurez-vous que voilà plus de deux heures que je le cherche, sans pouvoir mettre la main dessus. Après cela, il fait si noir ! C'est égal, c'est très-désagréable !

— Pourquoi donc cela ?

— Eh ! mon Dieu, je peux vous le dire, à vous, car nous sommes seuls, personne ne peut nous entendre ; et en parlant ainsi, il dirigea un regard narquois du côté où se tenait l'inconnu.

— Je vous écoute, capitaine.

— Eh bien ! je vous disais donc que ces messieurs du con-

seil de défense ne sont pas très-rassurés. Il paraît qu'ils ont ou vent qu'une trahison se tramait dans la ville.

— Une trahison !

— Mon Dieu, oui, il ne s'agit de rien moins, à ce que l'on dit, que de livrer cette nuit même une des portes de la ville aux troupes du comte.

— Diable ! mais est-ce sérieux cela, capitaine ?

— Très-sérieux. On ajoute même que la porte qui sera livrée est justement celle-ci, où vous êtes de garde.

— Ah ! ça, mais dites donc, capitaine, ne plaisantons pas ; savez-vous que c'est très-désagréable tout cela pour moi.

— Dame ! que voulez-vous, mon cher comte, ce n'est pas de ma faute.

— Certainement, mais les imbéciles auraient bien pu choisir une autre porte, moi qui justement...

— Vous qui justement, quoi ?

— Rien, rien... c'est une idée qui me passait.

— Ah ! c'est différent, fit le capitaine de son air goguenard.

— Qu'est-ce que le comte du Luc a à voir dans tout cela ?

— Lui, c'est autre chose. Le duc de La Force a donné l'ordre à nos enseignes, de sortir de la ville justement par la porte de Saint-Antonin et de s'embusquer aux environs. Et, comme le comte du Luc est notre colonel, je le cherche.

— Ah ! bon !... bon ! très-bien, je commence à comprendre ! eh bien ! mon cher capitaine, je vous souhaite de le trouver, car moi je ne sais pas où il est.

— Quoique le renseignement ne soit pas des meilleurs, je vous remercie tout de même, monsieur de Lérans.

— Il n'y a pas de quoi.

— Au revoir et bonne garde !

— Et vous bonne expedition, mon cher capitaine.

— Allons ! en route ! vous autres.

Et il s'éloigna.

Lorsque le capitaine approcha de l'endroit où se tenait l'inconnu, celui-ci se leva et marcha vivement à sa rencontre.

— Ah ! c'est vous, Olivier, lui dit le capitaine de son air narquois et sans autrement s'émouvoir.

— Oui, c'est moi, mon ami, pour certaines raisons que je vous expliquerai plus tard, je tiens à rester ici cette nuit, veuillez donc, je vous prie, prendre le commandement de nos enseignes.

Le capitaine le saisit par le bras et l'obligeant à reculer jusque dans l'embrasure même de la muraille, il se pencha vers lui, et pour ainsi dire sa bouche sur son oreille :

— Écoutez-moi bien, lui dit-il rapidement. Tout est découvert ; vous avez été trahi par ce misérable Claude Aubryot, votre nom seul est ignoré, soyez prudent et je réponds de tout.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir ! dit le comte avec un geste de désespoir.

— Vous aurez toujours le temps d'en arriver là, croyez-moi, répondit le capitaine toujours railleur.

— Oh ! mon ami, si vous saviez...

— Je sais tout ! dit brusquement le capitaine ; ne prenez-vous donc pour une oie ? maintenant, au revoir ; songez que nous jouons notre dernière partie et qu'il faut la gagner.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien du tout, je cause avec moi-même, vous savez que c'est mon habitude. Resterez-vous ici ?

— Oui, quoi qu'il arrive, je n'en bougerai pas.

— Très-bien, je ne demande pas mieux. De cette façon, il me sera facile de nous rencontrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien du tout, rien du tout, je m'entends, c'est le principal. Allons, bonne chance ! Quand je vous dis que tout est pour le mieux, vous savez bien que je ne mens jamais.

Là-dessus, le capitaine laissa le comte tout défermé, et rejoignit sa petite troupe.

Cependant le comte parvint à remettre un peu d'ordre dans ses esprits si fortement troublés par la révélation imprévue du capitaine ; il s'effaça de plus en plus dans l'embrasure du orneau, résolu à suivre le conseil que son ami lui avait donné et à n'intervenir qu'à bon esoi.

D'ailleurs, ce qui se passait lui donnait fort à réfléchir.

Ordinairement la porte Saint-Antonin, devant laquelle il n'y avait aucune attaque de l'armée royale, n'était surveillée que par un simple corps de garde qui, à la vérité, était relié aux autres postes par un cordon de sentinelles et pouvait, le cas l'exigeant, être décuplé en quelques minutes ; cette fois, il était surveillé par quatre compagnies du régiment d'Orval, auxquelles venaient incessamment se joindre d'autres enseignes, de sorte que bientôt ce point fut le plus solidement occupé de toute la place ; de plus, l'aventurier l'avait dit au comte, son détachement était sorti de la ville et s'était embusqué de façon à en surveiller les approches.

Le capitaine avait donc dit la vérité : la trahison était soupçonnée, sinon connue dans tous ses détails ; les membres du conseil de défense avaient habilement pris leurs précautions pour éviter que cette trahison ne réussît.

Là-demi après neuf heures venait de sonner au moment où plusieurs personnes apparurent sur le rempart et se dirigèrent vers le poste occupé par M. le comte de Lérans.

Lorsque ces personnes se furent assez approchées pour que le comte pût les distinguer, sans les reconnaître cependant, il vit que c'étaient des femmes.

Elles étaient quatre, soigneusement emmitouffées dans leurs coiffes et leurs mantes, précautions parfaitement autorisées par le temps effroyable qu'il faisait.

Le comte de Lérans qui sans doute attendait impatiemment cette visite, s'élança vivement au devant des dames qu'il salua avec les marques du plus profond respect.

Olivier tressaillit, mais il demeura immobile à sa place et prêta attentivement l'oreille.

— Mon cher comte, dit une dame dont Olivier ne reconnut pas la voix, et qui était la duchesse de Rohan, vos exigences sont réellement impardonnables ; vous nous faites commettre une folie. Est-ce un temps convenable, beau damoiseau, pour exiger que des dames se dérangent pour venir vous aider à supporter les ennuis de votre garde ?

— Madame la duchesse, répondit le jeune homme, je suis au désespoir de ce qui arrive, mais si vous connaissiez la force de mon amour, vous êtes si bonne que, j'en suis convaincu, vous me pardonneriez.

— Oui, et nous vous plaindrions, n'est-ce pas, monsieur le comte. Qu'en penses-tu, Jeanne, ma mignonne ?

— Ne soyez pas si mauvaise pour le pauvre jeune homme, ma chère Marie, dit la voix suave et mélodieuse de la comtesse ; l'amour, vous le savez, est un tyran qui commande en maître.

En entendant ces mots qui étaient écrits textuellement dans la lettre qu'il portait sur sa poitrine le comte du Luc sentit une sueur froide inonder ses tempes.

— Oh ! murmura-t-il.

— Jeanne, répondit la duchesse, en menaçant par un geste

charmant la jeune femme du doigt, avec votre petit air de sainte-n'y-touche, vous êtes encore plus mauvais que moi, ma mignonne. D'ailleurs, vous avez tort de parler ainsi. Un secret d'amour ne se révèle pas.

— Oh ! pardonnez-moi, madame, j'ai tort en effet.

— Allons ! dit gaiement la duchesse, je vois que ce soir il me faut pardonner à tout le monde, j'en prends mon parti, faites votre paix avec ce beau damoiseau qui ne quitte pas les yeux de sur vous parce qu'il sait que de vous seule dépend son bonheur.

Le comte du Luc laissa tomber sa tête dans ses mains avec désespoir ; il ne comprenait plus rien à ce qui se passait. Sa femme qu'il supposait être la maîtresse du duc de Rohan se trouvait-elle donc être en même temps celle de M. de Lérans ? Olivier sentait ses idées tourbillonner dans son cerveau ; un instant il fut sur le point de croire que tout ce qui se passait n'était qu'un rêve et qu'il était en proie à un cauchemar.

Cependant, au bout d'un instant il fit un effort sur lui-même et releva la tête.

Le comte de Lérans s'étant mis un peu à l'écart, il causait avec animation, bien qu'à voix basse, avec M^{me} du Luc, près de laquelle se tenait une autre dame, une camériste, sans doute.

M^{me} de Rohan n'avait pas quitté sa première place ; elle s'entretenait à voix basse avec la troisième dame qui, selon toute probabilité, ne pouvait être qu'une camériste ou du moins une femme de confiance.

Les soldats placés sous les ordres de M. de Lérans continuaient à se promener de long en large sans paraître s'occuper de moins du monde de ce qui se passait.

Le comte était à la torture ; ce qu'il voyait, ce qu'il avait entendu, lui semblait le comble de l'effronterie ; il sentait son cerveau entrer en ébullition, ses idées se brouiller de plus en plus et la folie envahir tout son être.

Que faire ? Comment punir le coupable ? Se dégrader jusqu'à l'insulter publiquement ; cela n'était pas possible ! cette conduite n'était point d'un gentilhomme ; il fallait donc souffrir, souffrir sans se plaindre, sans se défendre, assister à son déshonneur.

Telles étaient les pensées qui tourbillonnaient en foule dans l'esprit du comte.

Cette femme si sainte, si pure, être descendue si bas.

Cette pensée le rendait fou. La honte et le dégoût lui montaient du cœur au front.

Il fit un brusque mouvement comme pour s'éveiller.

— Non ! s'écria-t-il à part lui, ce n'est pas possible ! je me trompe ; cette femme n'est pas et ne saurait être celle que j'ai tant aimée. Fuyons ! oh ! fuyons !

Au même instant tous les canons des tranchées éclatèrent à la fois ; la fusillade pétilla de tous les côtés, et des cris forcés se firent entendre au dehors.

— A sac ! ville gagnée ! à sac ! vive le roi !

— Ah ! s'écria le comte en relevant la tête avec un sourire radieux, il me sera donc permis de mourir bravement l'épée au poing, et de laver dans mon sang la souillure que l'on prétend m'infliger.

Et il s'élança, l'épée nue, du côté où le bruit le plus intense.

Mais l'alarme était devenue générale. De tous les côtés on combattait avec fureur.

Réveillées en sursaut, pour ainsi dire, les murailles de Montauban étaient ceintes d'éclairs et rayonnaient comme un Sinaï.

Aux cris de : Vive le roi ! et ville gagnée ! les protestants répondaient par : vive Rohan ! nos franchises !

Le comte de Lérans, confiant aux autres dames celle avec laquelle un instant auparavant il causait, était monté debout sur la muraille et de là, souriant dédaigneusement aux balles qui sifflaient incessamment à ses oreilles, il commandait le feu avec autant d'insouciance que s'il se fut trouvé à la parade.

Le combat prenait des proportions gigantesques.

C'était hors de la ville, à quelques pas à peine des remparts que le grand effort des combattants avait lieu.

Là, on se hachait dans l'ombre, pied contre pied, poitrine contre poitrine, sans orior grâce, sans demander merci et ne tombant que pour mourir.

Le comte du Luc s'était intrépidement précipité en avant. Du geste et de la voix, il avait appelé autour de lui tous les soldats qu'il avait rencontrés sur sa route, et, franchissant d'un bond l'espace qui le séparait de la porte Saint-Antonin, après s'être donné à peine le temps de ranger en bataille les deux ou trois cents soldats qui le suivaient, il ordonna impérieusement d'ouvrir la porte et se précipita dans la mêlée, en criant d'une voix formidable :

— Rohan ! Rohan ! nos franchises !

Il était temps que ce secours arrivât aux réformés ; ceux-ci, débordés, par la masse toujours croissante de leurs ennemis, et ne voulant pas fuir, n'avaient plus qu'une ressource : mourir bravement les armes à la main.

La charge du comte du Luc fut menée avec un si irrésistible élan, que les royaux surpris et comptant sur des secours de l'intérieur, hésitèrent, puis presque aussitôt leur hésitation se changea en panique, et finalement ils se mirent en retraite.

Le comte, malgré sa résolution bien arrêtée de se faire tuer, et qui à chaque pas avait froidement joué sa vie, prit alors le commandement des troupes et, à leur tête, il rétrograda vers la ville.

En ce moment un groupe de cavaliers, composé d'une centaine d'hommes au plus, arriva à toute bride.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le chef, j'arrive à temps !

Le comte reconnut le duc de Rohan.

Le duc se jeta à bas de son cheval, et, enlaçant ses bras autour du cou du comte, qu'il embrassa presque de surprise :

— C'est vous ! toujours vous qui nous sauvez, comte ! Ah ! merci, mille fois merci ! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

— En tenant la promesse que vous m'avez faite, duc.

— Oui ! vive Dieu ! je le tiendrai, répondit le duc en proie à une animation fébrile. Venez, comte, venez ! je ne veux pas plus longtemps être votre débiteur. D'ailleurs, nous n'avons plus rien à faire ici ; les royaux ont manqué leur coup, ils n'y reviendront plus !

Une fois dans la ville, le duc se dirigea d'un pas rapide vers les remparts.

— Où allez-vous ? lui demanda le comte.

— Rejoindre M^{me} de Rohan, qui avec M^{me} du Luc et M^{lle} de Castelnau, ma fille adoptive, doit m'attendre ici près à la garde de M. de Lérans. Venez, comte, venez !

— Eh quoi ! que voulez-vous dire ?

— Venez ! vous dis-je.

Ils gravirent le rempart.

M. le comte de Lérans, heureux comme tous les amoureux, avait eu le bonheur de recevoir une légère blessure.

Assis sur l'affût d'un canon dont la gueule fumait encore, il était entouré par les quatre dames, qui s'occupaient à qui mieux-mieux à panser son bras blessé.

Constatons que M. de Loran se laissait faire avec un laisser aller des plus chevaleresques.

Derrière M. de Rohan et son compagnon, une foule de soldats s'était groupée, de sorte qu'en ce moment le rempart était rempli de monde.

Olivier posa sa main sur le bras du duc :

— Un mot, monsieur, s'il vous plaît.

Et, retirant de son sein la lettre qu'il y avait précieusement cachée :

— Reconnaissez-vous cette lettre, monsieur ? lui dit-il.

— Parfaitement, monsieur, répondit le duc après avoir jeté les yeux dessus. Mais je ne comprends pas, permettez-moi de vous le faire observer, comment elle se trouve entre vos mains.

Grâce aux nombreuses torches que tenaient les soldats, on y voyait comme en plein jour.

— Cette lettre, monsieur, reprit le comte, a été surprise par mon page sur votre émissaire.

— Sur un de mes émissaires, voulez-vous dire, monsieur, car elle a été écrite en triple expédition et remise à trois courriers différents. C'est mal, monsieur le comte, ce que vous avez fait, car cette lettre était adressée à M^{me} la duchesse.

— A M^{me} la duchesse !

— Pardon ! dit une voix railleuse, mais je crois, monsieur le comte, que le petit de page avait supprimé la moitié de la lettre, voilà le restant.

Et Clair-de-Lune présenta au comte la feuille qui manquait et sur laquelle, en sus du post-scriptum, se trouvaient au verso ces mots :

« M^{me} Marie de Béthune, duchesse de Rohan, le courrier chargé de cette lettre devra faire diligence, tuer son cheval pour arriver plus vite à Montauban où il recevra une bonne récompense. »

— Et maintenant, monsieur le comte, ajouta le duc avec un sourire, pour qu'il ne vous reste plus le moindre doute à propos de ce papier... Marie, ma chère ! ajouta-t-il en élevant la voix, venez un peu s'il vous plaît, mignonne !

— Ah ! duc ! mon cher duc ! s'écria la duchesse en tombant dans ses bras.

M. de Rohan lui rendit ses caresses avec usure, puis, lorsque la première émotion fut calmée :

— Ma chère Marie, continua-t-il, avez-vous reçu la lettre que je vous ai adressée il y a quelques jours ?

— Serais-je ici sans cela, mon cher Henri ? répondit-elle d'un ton de reproche. Ne nous étions-nous pas donné rendez-vous ici, afin que, sans vous retarder trop longtemps, vous puissiez assurer ce fou de Gaston de Loran que vous ne vous opposez pas à son mariage avec Blanche ?

— C'est vrai, ma mignonne. Combien avez-vous reçu de doubles de cette lettre ?

— Deux, mon cher duc, le troisième courrier aura été tué ou pris.

— Vous avez sans doute ces lettres dans votre aumônière, veuillez nous les remettre.

— Oh ! monsieur le duc ! se récria Olivier.

— Non, non, mon cher comte, je tiens à vous convaincre.

— Voilà ce qui le convaincra mieux que tout, dit une voix rude, car en somme il faut en finir une fois pour toutes avec ces infamies.

Et le capitaine Vatan apparut traînant à sa suite un individu, espèce d'être androgyne qui portait des vêtements d'homme et avait les traits d'une femme.

— Tenez ! monsieur le comte du Luc de Mauvers, voilà votre page Claude Aubryot ! la reconnaissez-vous ?

Il le poussa rudement l'individu qu'il tenait et qui alla, en trébuchant, s'arrêter à deux pas du comte.

— Oh ! s'écria Olivier avec une terreur mêlée de rage, Diane de Saint-Hyrem ! est-ce possible ?

La jeune fille cambra le corps en arrière, et, après avoir jeté au comte un regard chargé de mépris :

— Vous dites bien ! monsieur du Luc de Mauvers, fit-elle, je suis en effet Diane de Saint-Hyrem ou votre page Claude Aubryot, comme il vous plaira, mais sous l'un ou l'autre nom, votre mauvais génie, bien certainement. Maintenant que votre honte est complète, que tout le monde vous connaît pour un traître, que m'importe de mourir, je suis vengée !

— Un traître ! lui, Olivier, s'écria M^{me} du Luc, en s'élançant aux côtés du comte, vous en avez menti, misérable créature ! c'est lui qui nous a sauvés tous ; sans son courage, sa loyauté, Montauban était surpris ce soir !

— C'est vrai ! madame, dit le duc avec noblesse. C'est au comte, à lui seul, que nous devons de ne pas être en ce moment livrés au pillage par les troupes royales.

— Oh ! madame ? s'écria le comte en faisant un pas vers Jeanne.

La jeune femme le regarda avec un doux sourire et lui abandonna une de ses mains qu'il couvrit de baisers.

— Quand à vous, jeune fille, reprit le duc, toutes vos machinations ont échoué grâce à Dieu, depuis l'inférial complot que vous avez tramé au château de Mauvers, en prétendant que j'étais l'amant de madame la comtesse, jusqu'à la trahison que vous vouliez accomplir ce soir. Vous n'êtes pas une femme, vous ne serez pas traitée comme telle, vous êtes un démon qui est trop longtemps demeuré en ce monde ; il est temps de vous renvoyer dans les enfers qui vous ont vu naître, et dont vous n'auriez jamais dû sortir. Si vous croyez à Dieu, implorez sa miséricorde ! Dans une heure vous mourrez !

— Monsieur le duc, s'écria la comtesse Jeanne en joignant les mains et fondant en larmes, soyez généreux, chassez cette misérable. Elle est démasquée, maintenant elle ne peut plus nuire.

— Madame, répondit le duc, pour votre honneur, pour celui de votre mari, pour le mien, cette femme doit mourir... elle mourra !

— Ah ! c'est ainsi, s'écria Diane avec un sourire sinistre, il ne nous manquait plus que la pitié de cette petite naïve !... Oui, je suis une créature infernale ! Oui j'ai cherché à vous perdre tous, les uns par les autres, en inventant les plus horribles calomnies, c'est vrai !... Je vais mourir, on ne ment pas quand déjà on sent sur les lèvres les affres de la mort. J'ai joué une partie terrible dans laquelle j'ai tout engagé pour la gagner. J'ai perdu, je paye. Mais vous ne vous applaudirez pas de votre victoire, je ne mourrai pas sans vengeance. Ce n'est pas celle que je voulais, mais au moins si je dois descendre aux Enfers, je n'y descendrai pas seule !

A ces mots par un mouvement rapide comme la pensée elle sortit un stylet de son sein et se rua à corps perdu sur le comte.

Mais le capitaine Vatan veillait : il connaissait Diane de Saint-Hyrem.

Il s'élança vivement devant Olivier, reçut en pleine poitrine le coup de poignard qu'elle destinait au comte, et, la frappant en même temps du pommeau de son pistolet, il lui brisa le crâne.

Tous doux tombèrent.

— Tu mourras maudite et désespérée, s'écria l'aventurier en s'affaisant sur lui-même, car ta dernière vengeance t'échappe.

Diane de Saint-Hyrem poussa un rougissement de fauve en se tordant avec désespoir comme un serpent.

— Oh ! s'écria-t-elle d'une voix dont le timbre n'avait plus rien d'humain : toujours devant lui pour le sauver, toujours !

— Oui, fit le capitaine avec effort, comme toi tu as toujours été contre lui pour le perdre.

— Enlevez cette misérable, et qu'elle soit pendue à l'instant ! s'écria le duc.

Cinq minutes plus tard, le cadavre de Diane de Saint-Hyrem se balançait sinistrement dans l'espace, au sommet de la tour la plus élevée de Montauban.

Cependant le capitaine sentait ses forces qui, peu à peu, l'abandonnaient ; la mort arrivait à grands pas ; Olivier, Jeanne, la duchesse elle-même pluraient agenouillées autour de lui.

— Eh ! murmura-t-il d'une voix affaiblie en essayant de sourire : je meurs dans mon harnais, comme un soldat ! Je remercie Dieu qui me donne un si beau trépas. Soyez heureux, mes enfants, je vous aimais bien !

Et se penchant vers Fanchette qui, agenouillée derrière lui, soutenait doucement sa tête endolorie :

— Fanchette, murmura-t-il d'une voix presque indistincte... Fanchette, n'est-ce pas qu'ils sont heureux maintenant ? Oh ! surtout jure-le-moi, Fanchette... qu'elle ne sache jamais, jamais ! entends-tu bien ?... qu'elle ne sache jamais que j'étais son père !

Soudain il se redressa sur son séant, fixa sur tous les assistants un regard d'une expression étrange et d'une voix claire et vibrante !

— En route ! cria-t-il, voilà le rappel !

Il se laissa retomber en arrière sans essayer de se retenir.

On s'empressa autour de lui.

Tous les soins étaient inutiles.

Le capitaine Vatan était mort !...

La surprise essayée par M^{lle} de Saint-Hyrem fut le dernier effort que tentèrent les assiégeants.

On sait comment l'armée du connétable, décimée par les maladies contagieuses, fut contrainte de lever honteusement le siège de Montauban, et la paix qui s'en suivit avec les réformés.

Dix jours après la levée du siège, le comte Gaston de Lérans épousa M^{lle} Blanche de Castelnaud.

Le comte du Luc, corrigé enfin de son injuste jalousie, tout porte à le croire : c'est du moins ce que constatent les mémoires dans lesquels nous avons puisé les éléments de ce récit.

Chose incroyable ! Clair-de-Lune, bien qu'il fût retourné à Paris et eût consciencieusement continué le cours de ses scabreuses opérations, ne fut pas pendu.

Double-Epée s'étant marié, Clair-de-Lune donna sa démission de chef des Vauriens du Pont-Neuf, et se retira auprès de son ancien lieutenant, dont il prit plaisir à élever les enfants, et auxquels il inculqua sans doute quelques-uns des excellents principes qu'il avait professés toute sa vie.

FIN.

A NOS LECTEURS

Avec ce numéro se termine la deuxième année du FEUILLETON ILLUSTRE.

Nous profitons de cette circonstance pour remercier tous ceux

qui, jusqu'à ce jour, ont bien voulu nous encourager, et si nous avons été assez heureux de les intéresser par la lecture de notre journal, nous les prions de nous continuer à l'avenir la même bienveillance.

Dans notre prochain numéro apparaîtra notre nouveau roman : UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE. Quoique beaucoup moins long que celui qui se termine cette semaine, ce nouvel ouvrage est, croyons-nous, beaucoup plus intéressant, tant par la fertilité des scènes émouvantes qu'il contient, que par l'époque récente où se passe le drame.

Prière à nos abonnés arriérés de nous faire parvenir par le retour de la malle le montant de leur souscription pour 1881.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

IV

A LA BASTILLE

Il avait été arrêté et jeté à la Bastille, sans doute pour la vie.

Sainte-Croix savait tout cela, et pourquoi à ce nom d'Exili il sentit courir dans ses veines un nouveau frisson.

Il ne savait que trop quelle arme terrible pouvait mettre entre ses mains l'homme qui avait été l'instrument des vengeances de madame Olympia.

Mais si grande que fût sa haine, il n'était point encore arrivé à ce point suprême où l'homme peut regarder en face les plus grands crimes.

C'est avec une réelle colère qu'il se dressa sur son lit. Étendant les mains en avant comme pour conjurer un danger :

— Retire-toi, démon, s'écria-t-il, retire-toi !

— Et tu dis que tu veux te venger, murmura Exili d'une voix méprisante. Pauvre fou ! un jour viendra où, las de souffrir, tu voudras à la fois la liberté et des armes pour rentrer dans la mêlée du monde.

Ce jour-là, tu viendras à moi, et c'est à genoux que tu me demanderas de venir à ton secours et de te tendre la main.

— Jamais ! répondit avec horreur le chevalier, jamais !

Exili se retira sans bruit comme il était venu, et, dans l'obscurité, regagna sa couchette, laissant le jeune homme en proie aux plus sombres pensées.

C'est avec une invincible horreur que le lendemain, au jour, Sainte-Croix se retrouva en présence de son terrible compagnon.

Il conjura le geôlier de le changer de chambre ; mais le geôlier lui répondit qu'en ce moment il y avait presse à la Bastille et que d'ailleurs on n'avait pas l'habitude de se soumettre à tous les caprices des prisonniers.

Sainte-Croix dut en prendre son parti.

D'ailleurs, sa répugnance pour son compagnon de captivité ne devait pas être de longue durée : le maître habile venait de trouver un digne écuyer.

Sainte-Croix, avec son fatal caractère, assemblage de bien et de mal, de qualités et de vices, ne tarda pas à s'éprendre d'admiration pour cet homme étrange que son mauvais génie avait jeté sur sa route.

Et cette admiration s'explique facilement.

Exili n'était pas de ces empoisonneurs vulgaires dont la science consiste à donner brutalement la mort.

C'était un homme supérieur dans toute la force du terme ; s'il eût appliqué au bien le rare génie que lui avait donné le Créateur, nul doute qu'il n'eût pris place parmi les bienfaiteurs de l'humanité et qu'il n'eût attaché son nom à quelqu'une de ces découvertes qui illustrent un siècle.

Penseur, philosophe, investigateur, il avait tout vu, tout étudié ; sa prodigieuse mémoire était comme un vaste répertoire de toutes les sciences que Sainte-Croix pouvait interroger sans cesse et qu'il ne trouvait jamais en défaut.

Mais surtout et avant tout, Exili était un grand artiste en poisons.

Du meurtre il en avait fait un art. Dépositaire de secrets terribles, il avait voulu trouver des secrets nouveaux ; et, sans relâche, sans trêve, il avait poursuivi ses travaux et ses expériences.

Il en était arrivé à soumettre la mort à des règles fixes et positives ; en sorte que l'intérêt n'était plus son mobile, mais bien un irrésistible besoin d'expérimentation.

C'est surtout lorsqu'il lui arrivait de causer de cette science fatale que Sainte-Croix écoutait avec une religieuse terreur.

— Que d'autres, disait Exili, le visage rayonnant d'orgueil et la voix inspirés, que d'autres s'épuisent à chercher le secret de la vie, ils ne le trouveront pas, et moi j'ai trouvé le secret de la mort.

— Hélas ! murmura Sainte-Croix, où cela vous a-t-il conduit ?

— A égaliser Dieu, répondit le sombre alchimiste du néant. Dieu a conservé pour la puissance divine la création, la vie ; aux hommes il a abandonné la destruction, la mort. Ne comprends-tu donc pas qu'en détruisant j'égalise la divinité ?

Et, comme le chevalier faisait un geste de doute, Exili continuait :

— Ne suis-je pas tout-puissant d'ailleurs, moi qui tiens la vie de tous dans ma main, moi qui peux frapper comme la foudre ?

Quel est le roi dont le pouvoir égale le mien ?

Un jour vint enfin où Sainte-Croix osa avouer à Exili que lui aussi s'était occupé de la science des poisons ; il raconta ses précédentes expériences.

Son compagnon se prit à sourire.

— Vous en êtes encore, lui dit-il, aux premières, aux plus vulgaires notions de l'art.

Vingt années de travaux assidus vous mettraient à peine sur la voie de la science véritable, de cette science que se sont transmise tous les grands artistes de l'Italie ; parce que leurs secrets, voyez-vous, sont de ceux qui ne se divulguent pas, mais que chaque maître légue mystérieusement à un élève favori longtemps éprouvé.

— Voulez-vous, s'écria Sainte-Croix, que je sois cet élève ? L'Italien hochait la tête d'un air indécis.

— Nous ne nous connaissons pas assez, dit-il ; qui me répond que vous en êtes digne ?

— Mon passé. Je suis jeune encore, mais j'ai déjà beaucoup souffert.

— Je ne vois pourtant pas, reprit Exili, ce qui a pu vous manquer dans la vie : vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes beau, vous devez être aimé.

— Il m'a manqué un nom, interrompit Sainte-Croix, et Dieu m'avait mis l'orgueil au cœur.

Une satanique satisfaction illumina le visage d'Exili.

— L'orgueil ! murmura-t-il, très-bien ; nous ferons quelque chose de vous, chevalier ; mais, continuez, de grâce, car c'est dans le passé que je lis l'avenir.

— Tout le monde me croit de race à Paris ou feint de le croire ; mon courage et mon épée m'ont du moins valu cela.

J'appartiens tout simplement à une de ces familles dont l'obscurité cache mal la misère. Mon père était un artisan. Il eût voulu en faire autant de moi ; mais j'avais à peine le sentiment des choses de ce monde, que déjà la fièvre d'orgueil me tenait.

J'étais alors ambitieux d'argent, d'amusements et de parures : la vue d'un ruban, le bruit d'un verre, le choc des dés, le sourire d'une grande dame, tout cela emplissait mon esprit précocement d'aspirations vagues et insensées.

Aussi, à l'heure où les enfants des pauvres pâtissent encore à l'atelier ou sur les bancs de l'école, j'avais déserté l'un et l'autre pour le cabaret, la salle d'armes et le tripot.

J'y acquis, en compagnie de tout ce que Montauban comptait de bretteurs et d'intrigantes, cette sûreté de coup d'œil, cette prestesse de main et ce bonheur au jeu qui m'ont rarement abandonné.

Mais mon père en mourut.

Je pleurai mon père.

— On n'est pas pas parfait dans un âge aussi tendre, interrompit Exili.

Le chevalier continua :

— J'avais seize ans lorsqu'une déplorable affaire me força de quitter le Languedoc.

Paris est le soleil autour duquel gravitent tous les satellites de ma trempe. Je vins à Paris.

Seulement, comme pour me faire ouvrir les portes du monde dans lequel je voulais entrer, il me fallait un nom, un titre, de la fortune, je m'appelai le chevalier Gandin de Sainte-Croix et les poches des niais me fournirent des subsides.

J'eus des duels. On ne s'appelle pas impunément le chevalier de Sainte-Croix.

Un gentilhomme de Beauvoisis trouva un jour mauvais que ses pistoles passassent si facilement de son escarcelle dans la mienne ; il me le dit en termes de fort mauvais goût, et alla même jusqu'à mettre en doute la légitimité de mon titre.

Je le priai de venir faire avec moi un tour derrière les Chartreux... et il ne douta plus.

— Vous l'aviez convaincu ? demanda Exili.

— Je l'avais tué. Malheureusement l'affaire fit du bruit.

La famille réclama, et comme je ne voulais pas avoir maille à partir avec messieurs de la prévôté et du point d'honneur, je m'en fus à Compiègne recommencer une idylle de M. de Racan.

J'y vivais caché chez un mien ami, fripon retiré, qui s'était fait hôtelier pour ne point changer d'état, quand il m'arriva la principale aventure de ma vie.

— Comment se nommait cette aventure ? interrogea Exili.

Elle se nommait Marie-Madeleine d'Aubray ; elle avait seize ans, j'en avais dix-huit, c'était une délicieuse enfant qui est devenue une femme ravissante.

Le hasard nous mit en présence dans un sentier perdu au fond des grands bois qui entouraient le château d'Offemont, où son père, le lieutenant civil, était venu vers cet automne se délasser des troubles politiques et de ses importants travaux.

Madeleine portait au cœur un de ces besoins effrénés de tendresse que la femme voue à Dieu quand il ne se rencontre pas un homme pour les voler au créateur.

Nous nous aimâmes...

C'est là un de ces souvenirs que le plus insoucieux des aventuriers conserve précieusement pour en rafraîchir son existence brûlante.

Un jour, continua Sainte-Croix, je frappai à la porte d'une métairie isolée, sur la route de Beauvais, et la femme du métayer prêtait le sein à mon fils, — car j'avais un fils.

— Sur la route de Beauvais, dites-vous ? interrompit Exili, qui, depuis quelque temps, semblait prêter au récit du chevalier une inexprimable attention.

Absorbé par ses souvenirs, Sainte-Croix ne répondit pas à l'interruption de l'Italien.

— J'étais là, poursuivit-il, je regardais l'enfant, je songeais à la mère, quand un bruit d'armes et de chevaux sonna sur la route.

Des cavaliers de la maréchaussée se dirigeaient à franc étrier vers la métairie.

M. Dreux d'Aubray avait-il découvert notre secret et son déshonneur, ou bien ma présence dans le pays avait-elle été signalée aux gens du roi ? C'est ce que j'ignorais alors.

Toujours est-il qu'affolé par la terreur, je jetai sur une table tout l'or que je portais sur moi, et, ouvrant la fenêtre, je sautai dans le petit jardin qui s'étendait derrière la maison et gagnai en un instant les bois où je trouvai un asile.

Deux jours après, le lieutenant civil avait emmené sa fille à Paris et j'endossais la casaque des cadets du régiment de Tracy.

Exili fixa sur son compagnon un regard pénétrant.

— N'êtes-vous jamais revenu à la métairie, lui demanda-t-il, et ne savez-vous pas ce qu'est devenu votre fils ?

— La guerre m'avait pris tout entier, comme m'avait pris l'amour, comme m'avait pris le plaisir.

Pendant dix ans je me battis en Espagne, dans le Piémont, dans les Flandres, partout où l'on se battait, et je défie tous ceux qui m'ont pu voir à l'œuvre d'avancer que le chevalier Sainte-Croix n'a pas fait vaillamment son devoir de soldat.

Quand je revins en France, j'étais capitaine. Il ne me restait de cette équipée de ma jeunesse qu'un vague désir de savoir...

Je me rendis à la métairie de la route de Beauvais. Là, on m'apprit que l'enfant oublié par un inconnu, dix ans auparavant, avait été allaité par la fermière tant qu'avait duré l'or laissé par celui qu'on croyait son père.

Les métayers n'étaient point riches ; l'enfant était une charge pour eux ; ils avaient voulu s'en débarrasser, et ils songaient déjà à le déposer dans l'un de ces asiles ouverts par la pitié, quand un jour, un voyageur, dont on ne pouvait m'apprendre ni le nom, ni l'état, s'était offert à en prendre soin.

L'enfant lui avait donc été cédé, et il était parti.

Mais s'il ne m'était pas donné de retrouver mon fils, je devais, quelques mois plus tard, me rencontrer face à face avec la mère.

Pendant la dernière campagne de Flandres, je m'étais lié avec un gentilhomme d'excellente maison et du plus charmant caractère.

La guerre terminée, nous nous retrouvâmes à Paris.

J'étais pauvre, il était riche.

Il m'offrit à la fois sa bourse et ses services ; je n'avais pas de raison pour refuser. Mon joyeux compagnon d'armes était marié.

Il me proposa de me présenter à sa jeune femme ; j'acceptai, et, jugez de ma surprise, Marie-Madelaine d'Aubray était devenue madame la marquise de Brinvilliers.

Le marquis menait grand train ; il se ruinait un peu, je crois. Il m'offrit de l'y aider, et je vins habiter son hôtel.

Que vous dirai-je ? notre amour, l'un pour l'autre, était aussi vivace qu'aux premiers jours, nos années de séparation s'oublièrent dans un baiser.

C'est un terrible gentilhomme que M. Dreux d'Aubray, et nous aurons plus d'un compte à régler ensemble.

Le marquis avait fermé les yeux ; M. d'Aubray les lui ouvrit par force. Par ses soins, par ses déclamations tyranniques, par ses violences mêmes, je dus quitter l'hôtel.

Nous n'avions pas pourtant renoncé à nous voir, et j'avais découvert un nid discret et mystérieux, mais, servi par je ne sais quel démon, le lieutenant civil parvint un jour à le découvrir.

Il avait deux fils, pourtant, et ces deux fils portent l'épée !...

L'arbitraire lui parut une arme plus sûre pour nous atteindre. Muni d'une lettre de cachet, entouré de suppôts de police, il fit irruption dans notre retraite, et les portes de cette prison se refermèrent sur moi.

Oh ! mais j'en sortirai un jour, dussè-je user ma vie à l'œuvre de délivrance.

Rentré dans le monde des vivants, oh ! j'en ferai sortir cet homme et ses fils. Ils ont répudié l'épée pour me frapper, ce n'est pas par l'épée que j'assurerai ma vengeance !

Voilà pourquoi, Exili, je me suis donné à vous, voilà pourquoi la réflexion m'a rendu fort contre les folles terreurs, contre des stupides scrupules ; voilà pourquoi, enfin, il me faut votre science, car votre science tue.

Élève ou complice, prenez-moi, ni l'un ni l'autre ne failliront à la tâche.

Pour toute réponse, l'Italien se leva et marcha droit au mur contre lequel s'étendait sa couchette.

Sous la pression de sa main, une large pierre tourna dans son alvéole et démasqua aux yeux étonnés de Sainte-Croix une cavité profonde dans laquelle se trouvaient rangés, comme dans une armoire, quelques cornues, des alambics, divers récipients de grès ou de verre, des pots renfermant des substances inconnues, des fioles pleines d'une liqueur mystérieuse, un petit tas de charbon et un réchaud.

Il apporta silencieusement ce réchaud au milieu du cachot et alluma le charbon.

Puis, répondant à l'interrogatoire muet de son compagnon.

— Les gens qui ont besoin de moi, dit-il, et il y en a qui touchent au trône, ne m'ont laissé ici manquer de rien. C'est par eux et pour eux que j'ai improvisé ce laboratoire.

Il y a ici, ne vous en déplaise, de quoi satisfaire toutes les ambitions et assurer toutes les vengeances. Jusqu'alors, je n'avais eu à mes côtés que des compaguons, — ceux-là sont morts, — il me fallait un disciple.

Sainte-Croix interrogea anxieusement Exili des yeux.

— Oui, reprit l'Italien, ils sont tous morts ; l'air de ce cachot est fatal ; le médecin de la Bastille a assisté, impuissant, à leur agonie, et c'est à peine si à ces maladies étranges il a pu assigner un nom.

Mais pour toi, nul danger, mes espérances te sauvegardent ; le démon de l'orgueil t'a envoyé ici, il ne pouvait me donner meilleur disciple.

Sois l'héritier de mes secrets, sois le ministre de mes haines ; à toi cette science fatale. Si nous sortons ensemble, nous

dominerons ensemble, si tu sois seul, tu me vengeras. Et maintenant, à l'œuvre, mon élève !

V

UN MAÎTRE EMPISONNEUR.

Ils travaillèrent longtemps, les sombres-aldhimistes ! Une année entière les vit penchés sur le croustot où s'élaborait le grand œuvre des poisons.

Sainte-Croix, désormais tout acquis à l'Italien, et converti au meurtre plus encore par la violence de ses ressentiments et de son caractère que par les déclamations vertigineuses et les paradoxes infâmes de son compagnon, Sainte-Croix, disons-nous, s'était jeté à corps perdu dans cette science du crime.

Il y apportait cette passion que nous lui avons vu mettre au service des actes les moins importants de sa vie, et cette passion s'aiguillonnait encore, dans les circonstances actuelles, de toute la fureur de sa haine pour ceux qu'il accusait de l'avoir enlevé à son monde d'aventures, de plaisirs et d'affections, de toutes les angoisses d'une captivité dont la durée menaçait de devenir éternelle.

La Bastille s'était refermée sur un homme médiocrement dangereux ; elle devait se rouvrir sur un véritable fléau.

Le chevalier s'était, du reste, toujours senti entraîné vers les mystères de la toxicologie. Sans but avoué, sans projets déterminés, par séduction et par caprice, il avait cherché à approfondir et à s'approprier les secrets de cet art qui fut la grande occupation de cette partie du dix-septième siècle.

Jugez quelle ardeur il dut apporter, quels progrès il dut faire, sous un maître tel qu'Exili, et avec la pensée d'associer à ses vengeances le résultat de ses travaux.

L'Italien était merveilleusement doué pour enseigner ; sa parole avait un éclat qu'on eût cru dérobé aux flammes du royaume infernal, une sauvage éloquence dont les prédications des « illuminés » des Cévantes allaient nous donner des modèles, et je ne sais quelle logique implacable qui divinait l'assassinat en l'assimilant à la justice.

Nous n'hésitons pas à le déclarer, et l'histoire l'a enregistré avant nous, Exili était un empoisonneur de « génie », si toutefois le nom de cette faculté sublime peut être appliqué à tout ce qui n'émane pas d'en haut, à tout ce qui ne s'exerce pas au profit de l'humanité.

C'était une de ces anomalies terribles comme les fastes criminelle n'en ont fourni que trop à l'échafaud, depuis Cardillac jusqu'à Papavoine et Eliqabide.

Possédé de la rage de la destruction, comme ces « thugs » de l'Inde qui orioient, en étrangeant, bien mériter de leurs sanglantes idoles, il avait consacré toute son existence à la combinaison de substances vénéneuses et les avait réduites à une formule d'une effrayante simplicité.

— Je n'ai qu'un poison, disait-il souvent à Sainte-Croix, mais il est composé de tous les autres, et voici trente ans que je travaille à le perfectionner.

Ses effets sont certains. Seulement, ils varient selon la dose et suivant le « sujet ».

Administré dans une proportion mathématiquement réglée, il peut mettre des mois, des années à agir ; quelques grains mis en plus, quelques gouttes ajoutées, et voilà une tombe ouverte aussi instantanément que par le couteau qui troue une poitrine,

que par la balle qui frappe au cœur, que par la foudre qui brûle, qui broie, qui pulvérise !...

Ce poison-là revêt toutes les formes, s'attaque à tous les organes, déjoue toutes investigations.

Ouvrez les cadavres qu'il fait, nul désordre ne décollera sa présence, et souvent une maladie imaginaire deviendra sa complice.

Les Borgia, ces grands artistes, ont légué à ceux qui m'ont précédé ces secrets qui se perdraient, sans doute, dans l'avenir, si tu n'étais pas là pour les recueillir et les employer.

Mais les Borgia n'étaient que des enfants auprès des grandes choses que je rêve. Nous sommes destinés l'un et l'autre, à reculer jusqu'aux dernières limites du possible le domaine des phénomènes toxiques.

Rendre mortel un fruit, un breuvage, un gant, une fleur, tout ce qui s'ingère, se touche ou se respire, niaiseries tout au plus dignes du Florentin René, le chimiste, élémentaire de la reine Catherine ! Il me faut l'idéal.

J'ai déjà découvert le narcotique, qui est l'image de la mort ; je veux trouver le poison qui soit l'image de la vie, le poison invisible et impalpable qui corrompt l'air, qui tue à distance, qui peut, décentralisant son action, sacrifier aussi bien un peuple qu'un homme...

La satisfaction la plus absolue de toutes les passions qui dévorent l'humanité est dans la découverte de ce poison, mon fils, et il ne faudrait pas chercher ailleurs la pierre philosophale et le moyen de faire de l'or, à la poursuite desquelles toutes les générations ont usé leur corps et perdu leur âme.

Le chevalier écoutait avec avidité ces divagations insensées.

(A CONTINUER).

Commencé le 8 Décembre 1881. (N^o. 102.)

INFORMATIONS

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Va que nous venons de commencer un roman des plus émouvants et qu'au 1^{er} Janvier prochain nous en commencerons un autre non moins intéressant, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRÉ à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 18 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE.,

Boite 1888, H. de P.^e Montréal.

4, Rue St. Jacques